

Poème de l'amour

Anna de Brancovan, comtesse de Noailles, 1924

J'ai souffert, lutté; - bien souvent,
Par un élan fourbe et secret,
Je faisais un pas en avant,
Croyant que je t'esquiverais !

J'ai serré, j'ai broyé mon coeur,
Et, comme dit François Villon,
« Sué Dieu sait quelle sueur! »
Mais au bout de ce temps si long

Je suis sur le même chemin
Que j'avais cru fuir bravement,
Et sournoise, et plus fortement,
Je cherche tes yeux et ta main;

Je vois que j'ai tout employé,
La peur, la réprobation,
Le courage ferme ou ployé,
À détruire ma passion;

Et me voici, l'esprit têtue
Hélas! et mieux fait pour souffrir!
Le corps qui s'est trop débattu
N'a plus la force de mourir...



Poème de l'amour

Anna de Brancovan, comtesse de Noailles

Le courage est ce qui remplace
Ce que l'on désire, et parfois
Si ferme et si haute est sa foi
Qu'il s'enivre du vain espace.

Semblable à la musique, il sait
Envahir, leurrer, se répandre,
Mais il n'est qu'un mortel essai
Pour l'instinct véhément et tendre,

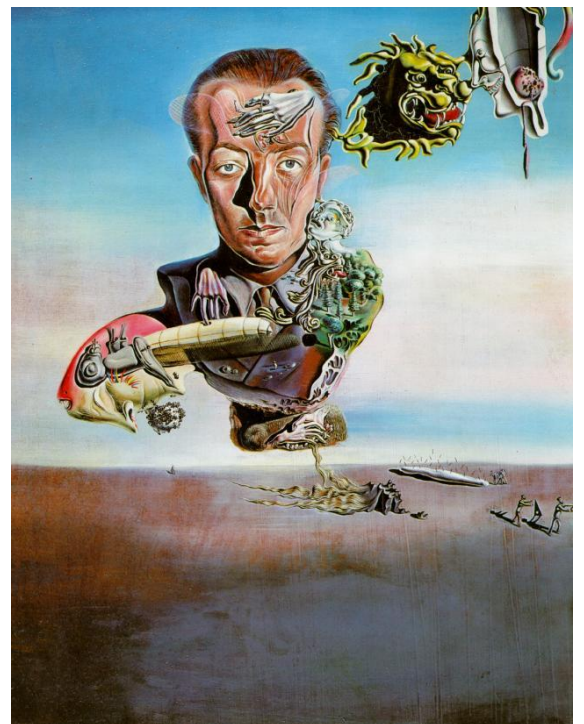
Car, dans les choses de l'amour,
Les seules exactes et sages
Et qui dédaignent tout détour,
Comment croirait-on au courage ?



Courage

Paul Eluard

Paris a froid Paris a faim
Paris ne mange plus de marrons dans la rue
Paris a mis de vieux vêtements de vieille
Paris dort tout debout sans air dans le métro
Plus de malheur encore est imposé aux
pauvres
Et la sagesse et la folie
De Paris malheureux
C'est l'air pur c'est le feu
C'est la beauté c'est la bonté
De ses travailleurs affamés
Ne crie pas au secours Paris
Tu es vivant d'une vie sans égale
Et derrière la nudité
De ta pâleur de ta maigreur
Tout ce qui est humain se révèle en tes yeux
Paris ma belle ville
Fine comme une aiguille forte comme une
épée
Ingénue et savante
Tu ne supportes pas l'injustice
Pour toi c'est le seul désordre
Tu vas te libérer Paris
Paris tremblant comme une étoile
Notre espoir survivant
Tu vas te libérer de la fatigue et de la boue
Frères ayons du courage
Nous qui ne sommes pas casqués
Ni bottés ni gantés ni bien élevés
Un rayon s'allume en nos veines
Notre lumière nous revient
Les meilleurs d'entre nous sont morts pour
nous
Et voici que leur sang retrouve notre coeur
Et c'est de nouveau le matin un matin de Paris
La pointe de la délivrance
L'espace du printemps naissant
La force idiote a le dessous
Ces esclaves nos ennemis
S'ils ont compris
S'ils sont capables de comprendre
Vont se lever.



Invictus

William Ernest Henley

Dans les ténèbres qui m'enserrent,
Noires comme un puit où l'on se noie,
Je rends grâce aux dieux quels qu'ils soient,
Pour mon âme invincible et fière,

Dans de cruelles circonstances,
Je n'ai ni gémi ni pleuré,
Meurtri par cette existence,
Je suis debout bien que blessé,

En ce lieu de colère et de pleurs,
Se profile l'ombre de la mort,
Et je ne sais ce que me réserve le sort,
Mais je suis et je resterai sans peur,

Aussi étroit soit le chemin,
Nombreux les châtiments infâmes,
Je suis le maître de mon destin,
Je suis le capitaine de mon âme.



Il y en a qui prient, il y en a qui fuient

René Tavernier

Il y en a qui prient, il y en a qui fuient,
Il y en a qui maudissent et d'autres réfléchissent,
Courbés sur leur silence, pour entendre le vide,
Il y en a qui confient leur panique à l'espoir,
Il y en a qui s'en foutent et s'endorment le soir
Le sourire aux lèvres.

Et d'autres qui haïssent, d'autres qui font du mal
Pour venger leur propre dénuement.
Et s'abusant eux-mêmes se figurent chanter.
Il y a tous ceux qui s'étourdissent...

Il y en a qui souffrent, silence sur leur silence,
Il en est trop qui vivent de cette souffrance.
Pardonnez-nous, mon Dieu, leur absence. I
I y en a qui tuent, il y en a tant qui meurent.

Et moi, devant cette table tranquille,
Écoutant la mort de la ville,
Écoutant le monde mourir en moi
Et mourant cette agonie du monde.



Le guignon

Charles Baudelaire, *Les fleurs du mal*

Sonnet.

Pour soulever un poids si lourd,
Sisyphé, il faudrait ton courage !
Bien qu'on ait du coeur à l'ouvrage,
L'Art est long et le Temps est court.

Loin des sépultures célèbres,
Vers un cimetière isolé,
Mon coeur, comme un tambour voilé,
Va battant des marches funèbres.

- Maint joyau dort enseveli
Dans les ténèbres et l'oubli,
Bien loin des pioches et des sondes ;

Mainte fleur épanche à regret
Son parfum doux comme un secret
Dans les solitudes profondes.



Le Lion et le Chasseur

Jean de la Fontaine, Fable n° 2, Livre VI

Un fanfaron, amateur de la chasse,
Venant de perdre un chien de bonne race
Qu'il soupçonnait dans le corps d'un Lion,
Vit un berger. « Enseigne-moi, de grâce,
De mon voleur, lui dit-il, la maison,
Que de ce pas je me fasse raison. »
Le berger dit : « C'est vers cette montagne.
En lui payant de tribut un mouton
Par chaque mois, j'erre dans la campagne
Comme il me plaît ; et je suis en repos. »
Dans le moment qu'ils tenaient ces propos,
Le Lion sort, et vient d'un pas agile.
Le fanfaron aussitôt d'esquiver :
« Ô Jupiter, montre-moi quelque asile,
S'écria-t-il, qui me puisse sauver ! »
La vraie épreuve de courage
N'est que dans le danger que l'on touche du
doigt :
Tel le cherchait, dit-il, qui, changeant de
langage,
S'enfuit aussitôt qu'il le voit.



La mort du loup **Alfred de Vigny**

I

Les nuages couraient sur la lune enflammée
Comme sur l'incendie on voit fuir la fumée,
Et les bois étaient noirs jusques à l'horizon.
Nous marchions sans parler, dans l'humide gazon,
Dans la bruyère épaisse et dans les hautes brandes,
Lorsque, sous des sapins pareils à ceux des Landes,
Nous avons aperçu les grands ongles marqués
Par les loups voyageurs que nous avions traqués.
Nous avons écouté, retenant notre haleine
Et le pas suspendu. -- Ni le bois, ni la plaine
Ne poussait un soupir dans les airs ; Seulement
La girouette en deuil criait au firmament ;
Car le vent élevé bien au dessus des terres,
N'effleurait de ses pieds que les tours solitaires,
Et les chênes d'en-bas, contre les rocs penchés,
Sur leurs coudes semblaient endormis et couchés.
Rien ne bruissait donc, lorsque baissant la tête,
Le plus vieux des chasseurs qui s'étaient mis en
quête
A regardé le sable en s'y couchant ; Bientôt,
Lui que jamais ici on ne vit en défaut,
A déclaré tout bas que ces marques récentes
Annonçait la démarche et les griffes puissantes
De deux grands loups-cerviers et de deux
louveteaux.
Nous avons tous alors préparé nos couteaux,
Et, cachant nos fusils et leurs lueurs trop blanches,
Nous allions pas à pas en écartant les branches.
Trois s'arrêtent, et moi, cherchant ce qu'ils voyaient,
J'aperçois tout à coup deux yeux qui flamboyaient,
Et je vois au delà quatre formes légères
Qui dansaient sous la lune au milieu des bruyères,
Comme font chaque jour, à grand bruit sous nos
yeux,
Quand le maître revient, les lévriers joyeux.
Leur forme était semblable et semblable la danse ;
Mais les enfants du loup se jouaient en silence,
Sachant bien qu'à deux pas, ne dormant qu'à demi,
Se couche dans ses murs l'homme, leur ennemi.
Le père était debout, et plus loin, contre un arbre,
Sa louve reposait comme celle de marbre
Qu'adorait les romains, et dont les flancs velus
Couvraient les demi-dieux Rémus et Romulus.
Le Loup vient et s'assied, les deux jambes dressées
Par leurs ongles crochus dans le sable enfoncées.
Il s'est jugé perdu, puisqu'il était surpris,
Sa retraite coupée et tous ses chemins pris ;
Alors il a saisi, dans sa gueule brûlante,
Du chien le plus hardi la gorge pantelante
Et n'a pas desserré ses mâchoires de fer,
Malgré nos coups de feu qui traversaient sa chair
Et nos couteaux aigus qui, comme des tenailles,
Se croisaient en plongeant dans ses larges entrailles,
Jusqu'au dernier moment où le chien étranglé,
Mort longtemps avant lui, sous ses pieds a roulé.

Le Loup le quitte alors et puis il nous regarde.
Les couteaux lui restaient au flanc jusqu'à la garde,
Le clouaient au gazon tout baigné dans son sang Nos
fusils l'entouraient en sinistre croissant.
Il nous regarde encore, ensuite il se recouche,
Tout en léchant le sang répandu sur sa bouche,
Et, sans daigner savoir comment il a péri,
Refermant ses grands yeux, meurt sans jeter un cri.

II

J'ai reposé mon front sur mon fusil sans poudre,
Me prenant à penser, et n'ai pu me résoudre
A poursuivre sa Louve et ses fils qui, tous trois,
Avaient voulu l'attendre, et, comme je le crois,
Sans ses deux louveteaux la belle et sombre veuve
Ne l'eût pas laissé seul subir la grande épreuve ;
Mais son devoir était de les sauver, afin
De pouvoir leur apprendre à bien souffrir la faim,
A ne jamais entrer dans le pacte des villes
Que l'homme a fait avec les animaux serviles
Qui chassent devant lui, pour avoir le coucher,
Les premiers possesseurs du bois et du rocher.

Hélas ! ai-je pensé, malgré ce grand nom d'Hommes,
Que j'ai honte de nous, débiles que nous sommes !
Comment on doit quitter la vie et tous ses maux,
C'est vous qui le savez, sublimes animaux !
A voir ce que l'on fut sur terre et ce qu'on laisse
Seul le silence est grand ; tout le reste est faiblesse.
- Ah ! je t'ai bien compris, sauvage voyageur,
Et ton dernier regard m'est allé jusqu'au coeur !
Il disait : " Si tu peux, fais que ton âme arrive,
A force de rester studieuse et pensive,
Jusqu'à ce haut degré de stoïque fierté
Où, naissant dans les bois, j'ai tout d'abord monté.
Gémir, pleurer, prier est également lâche.
Fais énergiquement ta longue et lourde tâche
Dans la voie où le Sort a voulu t'appeler,
Puis après, comme moi, souffre et meurs sans parler.



''

Argumentum E Silentio

Paul Celan

À René Char

Mise à la chaîne
entre l'Or et l'Oubli :
la Nuit.

Tous deux ont voulu la prendre,
tous deux elle laissa faire.

Mets là-bas,
mets toi aussi maintenant là ce qui
aux côtés des jours veut poindre :
la parole survolée d'étoiles,
l'inondée de mers.

À chacun la parole.

À chacun la parole qui lui a chanté
quand la meute lui est dans le dos
tombée dessus –

à chacun la parole qui lui a chanté
et s'est figée.

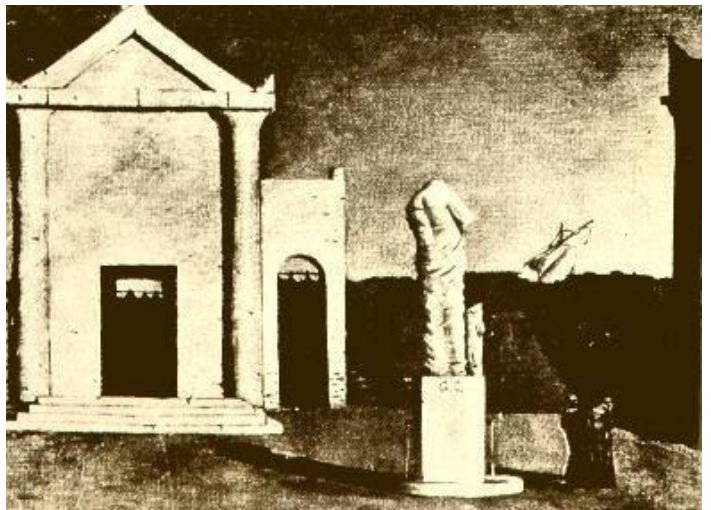
À elle, à la Nuit,

la parole survolée d'étoiles, inondée
de mers,

à elle la parole de silence

dont le sang ne s'est pas figé quand
la dent vénéneuse
a troué les syllabes.

À la nuit la parole de silence
Contre les autres, ceux qui bientôt,
qui racolés par les oreilles d'écorcheur
vont gravir aussi le temps et les temps,
elle témoigne au bout du compte,
au bout du compte quand seules encore
sonnent les chaînes,
elle témoigne d'elle la nuit, qui gît là entre
l'Or et l'Oubli,
leur sœur à tous deux, de toujours –
Car où
poindrait, dis, le jour, sinon
chez elle qui dans le bassin fluvial
de sa larme
montre et remontre
aux soleils en plongée la semaille ?

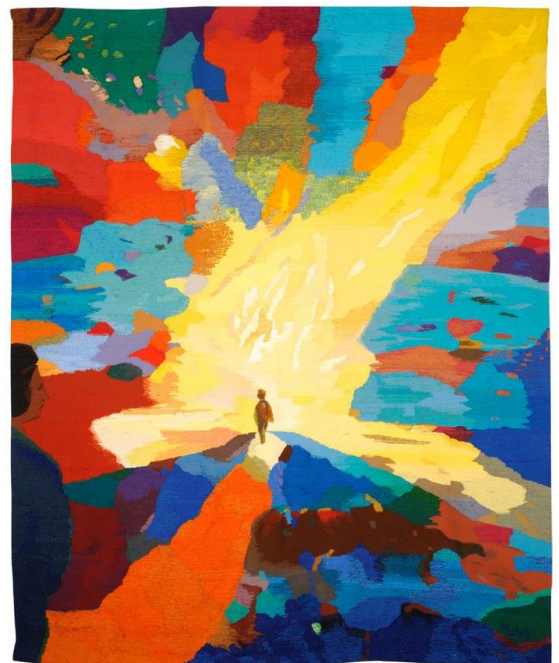


Johann Wolfgang Von Goethe

Élégie de Marienbad

Imite donc ma joyeuse sagesse.
Droit dans les yeux regarde le moment.
Cours le trouver et sois-lui bienveillant
dans l'action, l'amour et l'allégresse.
ainsi, candide et maître du possible,
Tu seras tout, tu seras invincible.

Drum tu wie ich und schaue, froh verständig,
Dem Augenblick ins Auge ! Kein Verschieben!
Begegn ihm schnell, wohlwollend wie lebendig,
Im Handeln, sei's zur Freude sei's dem Lieben.
Nur wo du bist, sei alles, immer kindlich,
So bist du alles, bist unüberwindlich.



Courage
(23 février 1942 à Tachkent)
Anna Akhmatova

Nous savons ce qui maintenant est en
balance
Et ce qui maintenant s'accomplit.
Nos horloges sonnent l'heure du
courage,
Et le courage ne nous abandonnera
pas.
Il n'est pas terrible de tomber sous les
balles,
Il n'est pas amer de rester sans toit,
Et nous te garderons, langue russe,
Immense parole russe.
Nous te porterons libre et pure,
Nous te transmettrons à nos
descendants,
Et nous te sauverons de la captivité,
À jamais.

Strophes errantes

Et surtout si l'on voit en rêve
Tout ce qui va nous arriver,
La mort partout, la ville en feu,
Tachkent fleurie comme une fiancée...
Bientôt le vent d'Asie me parlera
De ce qui est éternel et vrai.

Je n'ai peur ni de la mort, ni de la honte
;
Cet écrit secret, ce cryptogramme,
Relève d'un genre interdit.
On sait bien dans quelle province
Ce caprice peut me conduire,
Quelle est la maison qui m'attend.



Strophes pour se souvenir

Louis Aragon, 1956

Vous n'avez réclamé la gloire ni les larmes
Ni l'orgue ni la prière aux agonisants
Onze ans déjà que cela passe vite onze
ans

Vous vous étiez servis simplement de vos
armes

La mort n'éblouit pas les yeux des
Partisans

Vous aviez vos portraits sur les murs de
nos villes

Noirs de barbe et de nuit hirsutes
menaçants

L'affiche qui semblait une tache de sang
Parce qu'à prononcer vos noms sont
difficiles

Y cherchait un effet de peur sur les
passants

Nul ne semblait vous voir français de
préférence

Les gens allaient sans yeux pour vous le
jour durant

Mais à l'heure du couvre-feu des doigts
errants

Avaient écrit sous vos photos **MORTS
POUR LA FRANCE**

Et les mornes matins en étaient différents

Tout avait la couleur uniforme du givre

À la fin février pour vos derniers moments

Et c'est alors que l'un de vous dit
calmement

Bonheur à tous Bonheur à ceux qui vont
survivre

Je meurs sans haine en moi pour le peuple
allemand

Adieu la peine et le plaisir Adieu les roses

Adieu la vie adieu la lumière et le vent

Marie-toi sois heureuse et pense à moi
souvent

Toi qui vas demeurer dans la beauté des
choses

Quand tout sera fini plus tard en Erivan

Un grand soleil d'hiver éclaire la colline
Que la nature est belle et que le cœur me
fend

La justice viendra sur nos pas triomphants
Ma Mélinée ô mon amour mon orpheline
Et je te dis de vivre et d'avoir un enfant

Ils étaient vingt et trois quand les fusils
fleurirent

Vingt et trois qui donnaient leur cœur avant
le temps

Vingt et trois étrangers et nos frères
pourtant

Vingt et trois amoureux de vivre à en
mourir

Vingt et trois qui criaient la France en
s'abattant.



Complainte du petit cheval blanc
Paul Fort

Le petit cheval dans le mauvais temps,
qu'il avait donc du courage !
C'était un petit cheval blanc,
tous derrière et lui devant.

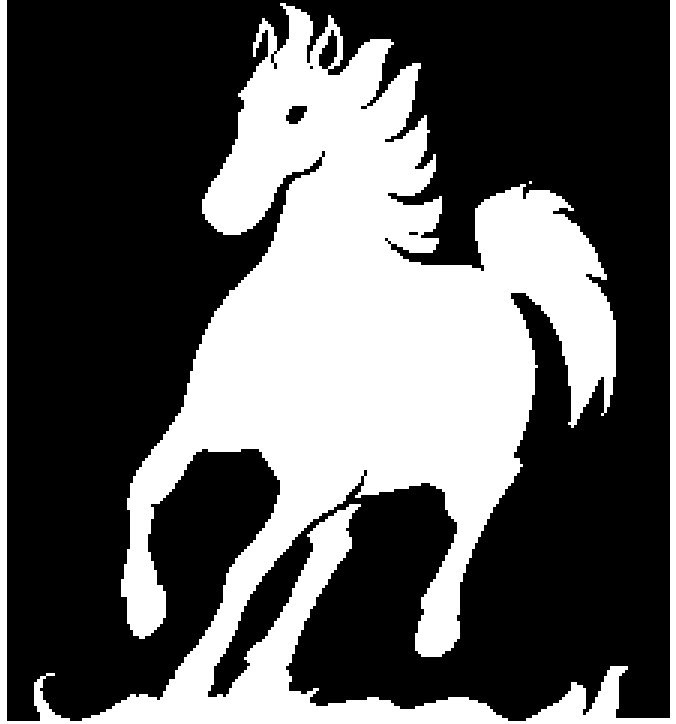
Il n'y avait jamais de beau temps
dans ce pauvre paysage.
Il n'y avait jamais de printemps,
ni derrière ni devant.

Mais toujours il était content,
menant les gars du village,
à travers la pluie noire des champs,
tous derrière et lui devant.

Sa voiture allait poursuivant
sa belle petite queue sauvage.
C'est alors qu'il était content,
eux derrière et lui devant.

Mais un jour, dans le mauvais temps,
un jour qu'il était si sage,
il est mort par un éclair blanc,
tous derrière et lui devant.

Il est mort sans voir le beau temps,
qu'il avait donc du courage !
Il est mort sans voir le printemps
ni derrière ni devant.



Poème d'Ossip Mandelstam

Allons à la cuisine un moment.
Douce l'odeur du pétrole blanc.

Une miche de pain, un
couteau...
Actionne, si tu veux, le réchaud,

Ou cherche de la ficelle, assez
Pour attacher notre vieux panier,



Ceux qui vivent, ce sont ceux qui luttent
Victor Hugo, Les Châtiments

Ceux qui vivent, ce sont ceux qui luttent ; ce sont
Ceux dont un dessein ferme emplir l'âme et le front.
Ceux qui d'un haut destin gravissent l'âpre cime.
Ceux qui marchent pensifs, épris d'un but sublime.
Ayant devant les yeux sans cesse, nuit et jour,
Ou quelque saint labeur ou quelque grand amour.
C'est le prophète saint prosterné devant l'arche,
C'est le travailleur, pâtre, ouvrier, patriarche.
Ceux dont le coeur est bon, ceux dont les jours sont pleins.
Ceux-là vivent, Seigneur ! les autres, je les plains.
Car de son vague ennui le néant les enivre,
Car le plus lourd fardeau, c'est d'exister sans vivre.
Inutiles, épars, ils traînent ici-bas
Le sombre accablement d'être en ne pensant pas.
Ils s'appellent vulgus, plebs, la tourbe, la foule.
Ils sont ce qui murmure, applaudit, siffle, coule,
Bat des mains, foule aux pieds, bâille, dit oui, dit non,
N'a jamais de figure et n'a jamais de nom ;
Troupeau qui va, revient, juge, absout, délibère,
Détruit, prêt à Marat comme prêt à Tibère,
Foule triste, joyeuse, habits dorés, bras nus,
Pêle-mêle, et poussée aux gouffres inconnus.
Ils sont les passants froids sans but, sans noeud, sans âge ;
Le bas du genre humain qui s'écroule en nuage ;
Ceux qu'on ne connaît pas, ceux qu'on ne compte pas,
Ceux qui perdent les mots, les volontés, les pas.
L'ombre obscure autour d'eux se prolonge et recule ;
Ils n'ont du plein midi qu'un lointain crépuscule,
Car, jetant au hasard les cris, les voix, le bruit,
Ils errent près du bord sinistre de la nuit.

Quoi ! ne point aimer ! suivre une morne carrière
Sans un songe en avant, sans un deuil en arrière,
Quoi ! marcher devant soi sans savoir où l'on va,
Rire de Jupiter sans croire à Jéhova,
Regarder sans respect l'astre, la fleur, la femme,
Toujours vouloir le corps, ne jamais chercher l'âme,
Pour de vains résultats faire de vains efforts,
N'attendre rien d'en haut ! ciel ! oublier les morts !
Oh non, je ne suis point de ceux-là ! grands, prospères,
Fiers, puissants, ou cachés dans d'immondes repaires,
Je les fuis, et je crains leurs sentiers détestés ;
Et j'aimerais mieux être, ô fourmis des cités,
Tourbe, foule, hommes faux, coeurs morts, races déchues,
Un arbre dans les bois qu'une âme en vos cohues !



J'ai force suffisante en moi...
Georges Perros, *Une vie ordinaire*

J'ai force suffisante en moi
pour me lever chaque matin
le dur est de s'acclimater
à nouveau après cette halte
en luminosité lunaire
où le rêve tisse une toile
que l'on déchire dans la rue

Pas à pas ramendons filet
de notre vie imaginaire



Courage
Anne Gray Harvey

It is in the small things we see it.
The child's first step,
as awesome as an earthquake.
The first time you rode a bike,
wallowing up the sidewalk.
The first spanking when your heart
went on a journey all alone.
When they called you crybaby
or poor or fatty or crazy
and made you into an alien,
you drank their acid
and concealed it.

Later,
if you faced the death of bombs and bullets
you did not do it with a banner,
you did it with only a hat to
conver your heart.
You did not fondle the weakness inside you
though it was there.
Your courage was a small coal
that you kept swallowing.
If your buddy saved you
and died himself in so doing,
then his courage was not courage,
it was love; love as simple as shaving soap.

Later,
if you have endured a great despair,
then you did it alone,
getting a transfusion from the fire,
picking the scabs off your heart,
then wringing it out like a sock.
and was transformed.

Next, my kinsman, you powdered your
sorrow,
you gave it a back rub
and then you covered it with a blanket
and after it had slept a while
it woke to the wings of the roses

Later,
when you face old age and its natural
conclusion
your courage will still be shown in the little
ways,
each spring will be a sword you'll sharpen,
those you love will live in a fever of love,
and you'll bargain with the calendar
and at the last moment
when death opens the back door
you'll put on your carpet slippers
and stride out.



Si... Tu seras un homme, mon fils
Rudyard Kipling, 1909

Si tu peux voir détruit l'ouvrage de ta
vie
Et sans dire un seul mot te mettre à
rebâtir,
Ou perdre en un seul coup le gain de
cent parties
Sans un geste et sans un soupir ;

Si tu peux être amant sans être fou
d'amour,
Si tu peux être fort sans cesser d'être
tendre,
Et, te sentant haï, sans haïr à ton
tour,
Pourtant lutter et te défendre ;

Si tu peux supporter d'entendre tes
paroles
Travesties par des gueux pour exciter
des sots,
Et d'entendre mentir sur toi leurs
bouches folles
Sans mentir toi-même d'un mot ;

Si tu peux rester digne en étant
populaire,
Si tu peux rester peuple en
conseillant les rois,
Et si tu peux aimer tous tes amis en
frère,
Sans qu'aucun d'eux soit tout pour
toi ;

Si tu sais méditer, observer et
connaître,
Sans jamais devenir sceptique ou
destructeur,
Rêver, mais sans laisser ton rêve
être ton maître,
Penser sans n'être qu'un penseur ;

Si tu peux être dur sans jamais être en
rage,
Si tu peux être brave et jamais imprudent,
Si tu sais être bon, si tu sais être sage,
Sans être moral ni pédant ;

Si tu peux rencontrer Triomphe après
Défaite
Et recevoir ces deux menteurs d'un même
front,
Si tu peux conserver ton courage et ta tête
Quand tous les autres les perdront,

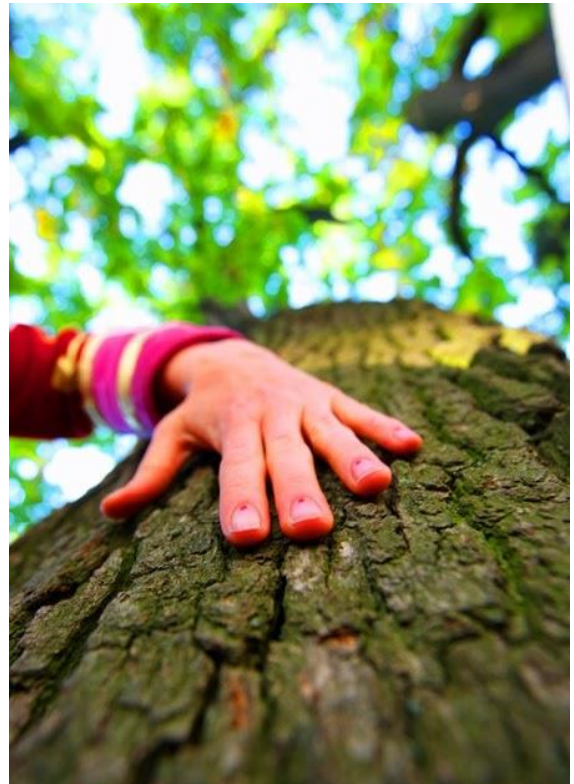
Alors les Rois, les Dieux, la Chance et la
Victoire
Seront à tout jamais tes esclaves soumis,
Et, ce qui vaut mieux que les Rois et la
Gloire
Tu seras un homme, mon fils.



Walt Whitman, extrait de *Feuilles d'herbe*

Fils de Manhattan, Walt Whitman, un Kosmos !
Turbulent, charnel, sensuel, mangeur, buveur, baiseur,
Pas sentimental, pas au-dessus des autres hommes, ni des autres femmes, ni à part d'eux,
Ni plus immodeste que modeste.
Qu'on dévisse les serrures aux portes!
Qu'on dévisse les portes de leurs charnières!
Si quiconque avilit quelqu'un, c'est moi qu'il avilit,
Tout ce qu'on dit ou fait, à la fin me revient.
En moi, la foule des vagues de l'afflatus, en moi le courant et l'index.
J'énonce le mot de passe primitif, je donne le signe de la démocratie,
Bon Dieu ! Je n'accepterai rien dont personne n'aurait la contrepartie aux mêmes termes.
Par moi, toutes ces voix longtemps muettes,
Ces voix d'interminables générations de prisonniers, d'esclaves,
Ces voix de désespérés, de malades, de voleurs, de nabots,
Ces voix de cycles de préparation, d'accrétion,
De fils connectant les étoiles, d'utérus, de semence de père,
De droits d'individus opprimés par d'autres,
De difformes, de laids, de plats, de méprisés, d'imbéciles,
De la brume dans l'air, du scarabée roulant sa boule de fumier.

Par moi les voix interdites
Les voix de la faim sexuelle, voix voilées - et moi j'enlève le voile -,
Les voix indécentes, clarifiées, transfigurées par mes soins.
Je ne me comprime pas la bouche, avec les doigts,
Je n'ai pas moins de délicatesse pour les intestins que pour la tête ou le cœur,
Le coït n'est pas plus sale pour moi que la mort,
Je crois à la chair, ses appétits,
Voir, ouïr, toucher sont des miracles, pas une des particules qui ne soit miracle.
Divin, je suis, dedans, dehors, sanctifie ce que je touche, ce qui me touche,
L'odeur de mes aisselles est arôme plus subtil que la prière,
Ma tête mieux qu'églises, que bibles, que credo.



Le Coup de Corne et la Mort
Federico García Lorca

A cinq heures du soir.

Il était juste cinq heures du soir.
Un enfant apporta le blanc linceul
à cinq heures du soir.
Le panier de chaux déjà prêt
à cinq heures du soir.
Et le reste n'était que mort, rien que mort
à cinq heures du soir.

Le vent chassa la charpie
à cinq heures du soir.
Et l'oxyde sema cristal et nickel
à cinq heures du soir.
Déjà luttent la colombe et le léopard
à cinq heures du soir.
Et la cuisse avec la corne désolée
à cinq heures du soir.
Le glas commença à sonner
à cinq heures du soir.
Les cloches d'arsenic et la fumée
à cinq heures du soir.
Dans les recoins, des groupes de silence
à cinq heures du soir.
Et le taureau seul, le cœur offert!
A cinq heures du soir.
Quand vint la sueur de neige
à cinq heures du soir,
quand l'arène se couvrit d'iode
à cinq heures du soir,
la mort déposa ses oeufs dans la
blessure
à cinq heures du soir.
A cinq heures du soir.
Juste à cinq heures du soir.

Un cercueil à roues pour couche
à cinq heures du soir.
Flûtes et ossements sonnent à ses
oreilles
à cinq heures du soir.

Déjà le taureau mugissait contre son
front
à cinq heures du soir.
La chambre s'irisait d'agonie
à cinq heures du soir.
Déjà au loin s'approche la gangrène
à cinq heures du soir.
Trompe d'iris sur l'aine qui verdit
à cinq heures du soir.
Les plaies brûlaient comme des soleils
à cinq heures du soir,
et la foule brisait les fenêtres
à cinq heures du soir.
A cinq heures du soir.
Aïe, quelles terribles cinq heures du soir!
Il était cinq heures à toutes les horloges.
Il était cinq heures à l'ombre du soir!



Le cocher

Ossip Mandelstam, 1931

Dans un col tout près des crêtes,
Sur le versant musulman,
La mort était de la fête —
Comme un rêve terrifiant.

Notre cocher, tout semblable
À un raisin sec trop cuit,
Aurait pu servir le diable,
Taciturne comme lui.

Son guttural de l'arabe
Et ce cri absurde « Tso ! »
Il nous cachait son visage :
Une rose ou un crapaud.

Et gardant ainsi la tête
Sous un masque en cuir tanné,
Il pressait, pressait les bêtes
D'une voix rauque et damnée.

Et de poussées en secousses,
Sans cesse collés au mont,
Tournoyaient dans cette course
Auberges et phaétons...

Soudain j'ai crié : arrête !
Par le diable, c'est bien lui —
Le président de la Peste
Egaré dans ce pays !

Il conduit depuis son siège
Une litanie sans nez,
Pour que tourne, gai manège,
Notre terre aigre et sucrée...

Là, dans le Haut-Karabakh,
À Choucha, fauve cité,
J'ai connu cette peur âpre
Qui à l'âme est chevillée.

De tous côtés, les yeux morts
De quarante mille maisons ;
Sur les versants gît encore
Le travail, vide cocon.

Les murs dénudés rosissent
Sans honte et, au-dessus d'eux,
Dans une brume s'enlisent
Le ciel et sa peste bleue.



Poème d'Ossip Mandelstam, 1934



Sous le fouet rougiront tes épaules si frêles,
Tes épaules si frêles brûleront dans le gel.

Tes mains fines auront des fers à soulever,
Des fers à soulever, des cordes à tresser.

Sur le verre ironent nus tes tendres pieds d'enfant,
Tes tendres pieds d'enfant sur le sable sanglant...

Et, cierge noir, pour toi il me faudra brûler,
Il me faudra brûler mais sans pouvoir prier.

Du courage

Calogero, La Grande Sophie

J'en connais qui tournent en rond
Ou qui longent les murs en comptant les
saisons
J'en ai vus des dépourvus
Des nouveaux départs qui nous mènent nulle
part
Des guerriers à la télé,
Des héros dans ma salle à manger
J'en ai lues des histoires vraies
Mais la question que j'me pose
Sans cesse: Où j'pourrais trouver
Du courage, du courage, du courage

Tu vois c'est tellement mieux
Quand on est sûr de soi
Que l'on porte au bout des doigts
De la force et l'espoir
D'aller chercher plus loin en n'ayant peur de rien
De sonner à la porte de l'inconnu sans aucune
retenue
Et parler c'est si léger

Mais la question que j'me pose
Sans cesse: Où j'pourrais trouver
Du courage...



Le Courage des Oiseaux **Dominique A**

Dieu que cette histoire finit mal
On n'imagine jamais très bien
Qu'une histoire puisse finir si mal
Quand elle a commencé si bien
On imagine pourtant très bien
Voir un jour les raisons d'aimer
Perdues quelque part dans le temps
Mille tristesses découlent de l'instant
Alors, qui sait ce qui nous passe en tête
Peut être
Finissons nous par nous lasser

Si seulement nous avons le courage des
oiseaux
Qui chantent dans le vent glacé
Tourne ton dos contre mon dos
Que vois tu je ne te vois plus
Si c'est ainsi qu'on continue
Je ne donne pas cher de nos peaux
Parfois qui sait ce qui nous passe en tête
Peut être finissons nous par nous lasser
Si seulement nous avons le courage des
oiseaux
Qui chantent dans le vent glacé



Courage
Céline Dion

I would be lying if I said: "I'm fine"
I think of you at least a hundred times
'Cause in the echo of my voice I hear your words
Just like you're there
I still come home from a long day
So much to talk about, so much to say
I love to think that we're still making plans

In conversations that'll never end

Courage, don't you dare fail me now
I need you to keep away the doubts
I'm staring in the face of something new
You're all I got to hold on to
So, courage, don't you dare fail me now

Not one to hide from the truth, I know
It's outta my hands but, I won't let you go
There's no replacing the way you touched me

I still feel the rush
Sometimes it drowns me 'til I can't breathe
Thinking it's only in our memories
But, then I talk to you like I did then

In conversations that will never end

'Cause it's not easy when you're not with me
The world of madness goes faster now
And it's a train wreck, but I won't crash, yet

Long as your echo never fades out

Courage, don't you dare fail me now
Cause it's not easy when you're not with me
The world of madness goes faster now
And it's a train wreck, but I won't crash, yet
Long as your echo never fades out
Courage, don't you dare fail me now



Courage
Céline Dion

Je mentirais si je disais "Je vais bien"
Je pense à toi au moins cent fois
Parce que dans l'écho de ma voix, j'entends tes mots
Comme si tu étais là
Je rentre encore à la maison après une longue journée
Tant de choses à raconter, tant de choses à dire
J'aime à penser que nous faisons encore des projets

Dans des conversations qui seront sans fin

Courage, ne me laisse pas tomber maintenant
J'ai besoin de toi pour me préserver des doutes
Je me trouve face à quelque chose de nouveau
Tu es tout ce à quoi je peux me raccrocher
Alors, courage, ne t'avise pas à me laisser tomber maintenant

Je ne suis pas du genre à me cacher de la vérité, je sais
C'est hors de mon contrôle mais, je ne te lâcherai pas,
Rien ne remplace la façon dont tu m'as touchée
Je sens encore effervescence
Parfois ça me submerge tel que je ne peux plus respirer
Pensant que c'est seulement dans nos souvenirs
Mais, ensuite je te parle comme on le faisait alors

Dans des conversations qui seront sans fin

Parce que ce n'est pas facile quand tu n'es pas avec moi
Le monde de folie va plus vite à présent
Et c'est une épave de train, mais je ne m'écraserai pas encore

Aussi longtemps que ton écho ne s'efface pas

Courage, ne t'avise pas de me laisser tomber maintenant
Parce que ça n'est pas facile quand tu n'es pas avec moi
Le monde de folie va plus vite à présent
Et c'est une épave de train, mais je ne m'écraserai pas encore
Aussi longtemps que ton écho ne s'efface pas
Courage, ne t'avise pas de me laisser tomber maintenant

Le Courage de vivre
Jacques Higelin

Parce qu'ils ont tamponné un matricule
sur tes rêves
Je t'ai trouvé prostré dans l'escalier d'un
hôpital
Le teint livide et la mine décomposée
Avec un vilain trait rouge au poignet
Que je n' savais où prendre ni comment
te donner
Le courage de vivre

Parce qu'ils t'ont reniflé sur le trottoir des
banlieues grises
Je t'ai trouvé serré sous les crocs des
chiens de la police
Avec quatre bons murs dont ils gardent la
clé
Pour étancher ta soif de liberté
Que je n' savais où prendre ni comment
te donner
Le courage de vivre

Alors je t'ai tendu la main
Et tu me l'as mordue si fort
Que j'en ai oublié la mort
Que j'en ai oublié la mort

Parce qu'ils t'avaient classé dans le
dossier des inutiles
Je t'ai trouvé tremblant derrière les murs
blancs de l'asile
Le regard vide et le geste égaré
Bourré de cachets, de piqûres pour
oublier
Que tu n' savais où prendre ni comment
te donner
Le courage de vivre

Alors ils m'ont jeté dehors
Et tout était tellement pareil
Que j'en ai perdu le sommeil
Que j'en ai oublié la mort
Que j'en ai oublié le sommeil



Parce que ça me donne du courage

Henri Salvador

Paroliers : Jean Nohain / Mireille / Darc Mireille / Jean Franc Nohain

Quand l' facteur part en tournée
On l'entend toute la matinée fredonner
Parce que ça lui donne du courage
Ça lui remet le coeur à l'ouvrage
Et le peintre en bâtiment
Quand il repeint l'appartement
Chante gaiement
L'air de Guillaume Tell
Sur sa grande échelle
Parce que ça lui donne du courage
Ça lui remet le coeur à l'ouvrage
Mais le notaire qu'on voit passer
Avec son oeil glacé
Sa p'tite serviette, son pardessus
Et son air compassé
Rasant les murs
Du vieux lycée à petits pas pressés
Ah! Qu'il est triste, triste, triste!

Alors moi, quand ça ne va pas
Ben, j'ai compris, je chante comme ça
Tra la la...
Parce que ça me donne du courage
Ça me remet le coeur à l'ouvrage
Sans tic tac, l'horloge s'arrête
Et sans clochettes, pas de troupeaux
Sans amour, les gens s'embêtent
Sans chansons, pas de coeur au boulot

Quand l' facteur part en tournée
On l'entend toute la matinée fredonner
Parce que ça lui donne du courage
Ça lui remet le coeur à l'ouvrage

Et le plongeur de la guinguette
Quand il jongle avec les assiettes
Chante à tue-tête
L'air de Miss Helyett
Et L'escarpolette
Parce que ça lui donne du courage
Ça lui remet le coeur à l'ouvrage
Monsieur Mathieu, le contentieux
Trente sept rue Richelieu
Un triste lieu sombre et crasseux
Tout plein de papiers bleus
Des lunettes noires qui lui font voir
Un monde sans espoir
Ah! qu'il est triste, triste, triste!

Alors moi, quand ça ne va pas
Ben, j'ai compris, je chante comme ça
Tra la la...
Parce que ça me donne du courage
Ça me remet le coeur à l'ouvrage
Sans tic tac, l'horloge s'arrête
Et sans clochettes, pas de troupeaux
Sans amour, les gens s'embêtent
Sans chansons, pas de coeur au boulot



Du Courage
Louane

Sous le feu, l'éclair
Sous la peau, la chair
Quand tu me regardes
C'est comme un mystère
Même à la lumière
Quand je te regarde

Changer le monde
Je ne vais pas changer le monde
Sans toi
Changer le monde
Je ne vais pas changer le monde
Sans toi
Le monde sans toi n'existe pas

Le vent de l'hiver
A battre le fer
A monter la garde
Je vais tout défaire
Je vais tout refaire
Sans baisser la garde

Changer le monde
Je ne vais pas changer le monde
Sans toi
Changer le monde
Je ne vais pas changer le monde
Sans toi
Le monde sans toi n'existe pas

Même si tu restes
Et même si tu pars
Même si je veille
Et même s'il est tard
Même si tu m'aimes
Quelque part
Même si je veille
Et même s'il est tard
Même si tu restes
Et même si tu pars
Même si tu m'aimes
Quelque part

Du courage, du courage
Il faudra bien du courage
Pour changer le monde
Je ne vais pas changer le monde
Sans toi
Changer le monde
Je ne vais pas changer le monde
Sans toi
Le monde sans toi n'existe pas
Le monde sans toi n'existe pas



Donne-moi du courage
Michel Berger

Beaucoup de jours sont passés
Depuis le jour où je t'ai dit
Que je t'aimais
Des jours de froid, des jours d'été
Passés à rire ou à pleurer
A pleurer

Donne-moi du courage
Maintenant, maintenant

Et les couleurs que j'ai chantées
Sont disparues, sont effacées
Effacées
Toi seule, tu connais les accords
Vas-y rejoue-les moi encore

Et encore
Donne-moi du courage
Maintenant, maintenant

Je me souviens seulement
Que l'on riait toujours
En jouant, en chantant
Nos chansons d'amour

C'est maintenant que j'ai besoin
D'une présence et d'un soutien
D'un soutien
Il faut que tu sois près de moi
Que je te sente vraiment là
Contre moi

Donne-moi du courage
Maintenant, maintenant



La chanson de Roland (extrait)

Durs sont les coups, cruel est le combat.
Bien grande perte il y a des chrétiens.
Celui qui vit Olivier et Roland
Frapper, tailler de leurs bonnes épées,
De bons guerriers pourra se souvenir !
Notre archevêque avec son épieu frappe.
Des païens morts on connaît bien le nombre,
Car c'est écrit dans les chartes et brefs.
La geste dit plus de quatre milliers.
A quatre chocs les Franks ont résisté ;
Mais le cinquième est cruel et funeste !
Tous sont occis, ces chevaliers français,
Soixante hormis, Dieu les a épargnés !
Ils se vendront bien cher avant qu'ils meurent.

Roland des siens a vu la grande perte.
Il interpelle Olivier son ami.
« Beau cher ami, par Dieu qui vous protège,
« Voyez gésir à terre tant de braves !
« Plaindre, pouvons douce France, la belle,
« De tels barons qu'elle reste déserte !
« Roi notre ami, que n'êtes-vous ici ?
« Frère Olivier comment pourrons-nous faire ?
« Comment à Charles envoyer des nouvelles ?
Olivier dit : « Je ne sais nul moyen.
« Mieux vaut mourir que d'encourir la honte. »

Roland lui dit : « Je sonnerai du cor :
« Charles entendra, qui passe aux défilés.
« Je garantis que les Franks reviendront ! »
Olivier dit : « Ce serait grande honte ;
« Pour vos parents ce serait un affront
« Qui durerait pendant toute leur vie.
« Quand j'en parlai, vous ne le fîtes pas.
« Ne m'est avis qu'à présent le fassiez :
« Vous ne pourrez corner avec vigueur,
« Vous avez déjà les bras ensanglantés. »
Roland répond : « J'ai frappé de beaux coups ! »

Il dit encore : « Notre bataille est dure !
« Je cornerai : le roi Charles entendra ! »
Olivier dit : « Ce ne serait pas brave !
« Quand je l'ai dit, vous l'avez dédaigné.
« Que Charles y fût, vous n'eussions rien souffert.
« Ceux qui sont loin ne sont pas à blâmer. »
Olivier dit encore : « Par cette barbe,
« Si je revois Aude, ma noble sœur,
« Vous ne serez jamais entre ses bras. »

Roland répond : « Pourquoi cette colère ?
Olivier dit : « Ami, c'est votre faute.
« Car le courage est sens et non folie.
« Mesure vaut mieux que témérité. »



L'Appel du komintern
Chant révolutionnaire communiste

Quittez les machines,
Dehors, prolétaires,
Marchez et marchez,
Formez-vous pour la lutte.
Drapeau déployé
Et les armes chargées
Au pas cadencé,
Pour l'assaut, avancez,
Il faut gagner le monde!
Prolétaires, debout.

Le sang de nos frères
Réclame vengeance.
Plus rien n'arrêtera
La colère des masses.
À Londres, à Paris,
Budapest et Berlin,
Prenez le pouvoir,
Bataillons ouvriers.
Prenez votre revanche!
Bataillons ouvriers.

Les meilleurs des nôtres
Sont morts dans la lutte
Frappés, assommés
Enchaînés dans les bagnes.
Nous ne craignons pas
Les tortures et la mort,
En avant, prolétaires,
Soyons prêts, soyons forts.
En avant, prolétaires!
Soyons prêts, soyons forts.



Chant écrit par Franz Jahnke en 1926
et musique composée par Hanns Eisler

Courage, fuyons !
Luce Péclard

A Jacques

Si crucial soit l'affrontement,
Courage, fuyons !

Essuyons le feu des critiques,
Battons en retraite.

Désertons le gros de la troupe,
Rejetons les rênes.

Prenons les sentiers de traverse,
Les bons raccourcis.

Arpentons seuls les grands chemins,
Clé des champs au poing.

Défrichons les nouveaux maquis,
Créons des issues.

N'oublions pas le sens premier
Donné à la fuite.

Et si parfois nous revenons
Sur nos anciens **pas**,

C'est juste sur appel pressant,
Témoins à la barre.



**Je sais
que la poésie
est
indispensable,
mais je ne sais
pas à quoi.**

Jean Cocteau